Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

43/2-3 | 2002

**Contacts intellectuels, réseaux, relations
internationales**

Jacob von Stählin, académicien et courtisan.

Francine-Dominique Liechtenhan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/8496>

DOI : 10.4000/monderusse.8496

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2002

Pagination : 321-332

ISBN : 2-7132-1781-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Francine-Dominique Liechtenhan, « Jacob von Stählin, académicien et courtisan. », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 43/2-3 | 2002, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8496> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8496>

Tous droits réservés

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_432&ID_ARTICLE=CMR_432_0321

Jacob von Stählin, académicien et courtisan

par Francine-Dominique LIECHTENHAN

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2002/2-3 - Vol 43

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713217814 | pages 321 à 332

Pour citer cet article :

—LIECHTENHAN F.-D., Jacob von Stählin, académicien et courtisan, *Cahiers du monde russe* 2002/ 2-3, Vol 43, p. 321-332.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN

JACOB VON STÄHLIN, ACADÉMICIEN ET COURTISAN

Jacob von Stählin séjourna cinquante ans en Russie où il fit, grâce à sa faculté d'adaptation et son endurance exceptionnelles, une brillante carrière à l'Académie des sciences ; « accoutumé de ramper », soumis en apparence, il laissa néanmoins des notices et mémoires vengeurs, peu flatteurs pour ses contemporains¹. À l'en croire, le prestige de l'Académie des sciences relevait exclusivement de la présence de scientifiques allemands ou suisses². Dès qu'il était question de ses hôtes russes, ou pis, des Français, Delisle, certains enseignants et plus tard les membres correspondants, Stählin trempait sa plume dans le fiel. Les Russes restaient attardés, n'avaient pas encore assimilé Copernic ; les Français, quant à eux, brillaient par leur arrogance, leur méchanceté et la vanité de leurs propos³. Son journal intime relate sans pitié les inhibitions des membres de l'Académie, leurs difficiles rapports avec une hiérarchie dépeinte sous les couleurs les plus sombres ; sa correspondance officielle en revanche témoigne de l'extrême circonspection de l'auteur et donne une « image révisée » du fonctionnement intérieur de l'Académie des sciences.

---

1. Note du « Journal » de Johann Albrecht Euler du 31 janvier (11 février) 1774, citée d'après Georges Dulac, « La vie académique à Saint-Petersbourg vers 1770. D'après la correspondance entre J. A. Euler et Formey », in *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Paris, Champion, 2000, p. 234. Sur la biographie de Stählin, voir Karl Stählin, *Jacob von Stählin, ein biographischer Beitrag zur deutsch-russischen Kulturgeschichte des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, Schöpler, 1920 ; P. Pekarskij, *Istorija imperatorskoj Akademii nauk (Histoire de l'Académie impériale des sciences)*, Saint-Petersbourg, Tip. Imp. Akademii Nauk, 1870-1873, t. 1, p. 538 sq. et, plus récemment, K. V. Malinovskij, ed., *Zapiski Jakoba Štelina, ob izjaščnyh iskusstvah v Rossii (Mémoires de Jacob Stählin, sur les beaux-arts en Russie)*, Moscou, Iskusstvo, 1990, t. 1, p. 7-26.

2. Il n'était pas le seul à avoir une telle opinion, Müller en fit lui aussi son point d'honneur, Lettre non datée à Stählin, in Ulf Lehmann, *Der Gottschedkreis und Russland*, Berlin, Akademie-Verlag, 1966, p. 171. Les citations de Stählin ont été traduites par nos soins.

3. *Aus den Papieren Jacob von Stählins*, Königsberg — Berlin, Osteuropa-Verlag, 1926, p. 45.

Stählin arriva à Saint-Petersbourg en 1735. L'Académie était en pleine crise ; le déficit s'élevait à 36 000 roubles. Les tâches attribuées à ses membres ne répondaient pas à des critères scientifiques et demeuraient purement utilitaires. Au lieu d'encourager la recherche, le gouvernement abusait de ces messieurs pour des travaux dérisoires, le déplacement et la suspension de la grande cloche du Kremlin par exemple. Le philosophe Krafft fut sollicité pour des travaux de météorologie ou d'astrologie dont raffolait Anna Ioannovna⁴. D'autres entraves à la bonne marche de la recherche se présentaient : l'absentéisme dû à l'emplacement du bâtiment où se tenaient les conférences bihebdomadaires. Stählin notait le 24 octobre 1735 que les crues de la Neva avaient entravé les travaux des membres de l'Académie.

Deux ans après son arrivée, Stählin fut nommé professeur de rhétorique ; en 1738, il enseignait l'histoire de la littérature sous le titre « éloquence et poésie » à laquelle s'ajoutaient des cours de droit naturel, de logique et de philosophie⁵. Ses tâches ne s'arrêtaient pas là ; il réglait la correspondance officielle de l'Académie avec la cour et le Sénat lorsque ceux-ci séjournaient à Moscou. On lui confia aussi l'organisation des cérémonies funéraires d'Anna Ioannovna, durant lesquelles il occupa la fonction de sous-maître des cérémonies chargé de placer les invités⁶. Ses appointements s'élevaient alors à 680 roubles (en sus du logement, du bois et de la lumière) auxquels il faut ajouter les revenus de cours particuliers⁷. Bientôt Stählin assura l'édition allemande de la *Gazette de Saint-Petersbourg*. Poète de l'Académie, fidèle à son maître Gottsched, il fabriquait aussi des vers à la chaîne, alignait les rimes sans prêter attention à leur sens, pourvu qu'elles soient empreintes d'un esprit servile⁸. Quand l'un de ses contemporains s'avisait de faire de même, il appelait cela « Afterdichtung » (poésie de l'anus). Ses adversaires, le camp français, avançaient qu'il reproduisait l'éloquence de la cour de Louis XIV, en la ridiculisant par son esprit ringard⁹.

L'intervention excessive du gouvernement dans les affaires intérieures de l'Académie générait des comportements de soumission vers le sommet de la hiérarchie et une bureaucratie arbitraire vers les instances inférieures ; au grand agacement de Stählin, les membres de l'Académie étaient, contrairement à la volonté de Pierre le Grand, entrés dans la fonction civile donnant accès à la Table des rangs. Flagorneries, mensonges et intrigues pourrissaient les relations entre les scientifiques et engendraient une fainéantise généralisée. Mais, l'Allemand échappa-t-il

---

4. P. Pekarskij, *op. cit.*, p. 461.

5. *Materialy dlja istorii imperatorskoj Akademii nauk* (Matériaux pour l'histoire de l'Académie impériale des sciences), Saint-Petersbourg, Tip. Imp. Akademii Nauk, 1887, t. 3 (1736-1738), Lettre du 14 octobre 1737, p. 498.

6. *Materialy*, *op. cit.*, t. 4, p. 640 et 682 sq. et t. 6, p. 524.

7. *Materialy*, *op. cit.*, t. 7, p. 564-565.

8. Voir les exemples dans « Istorija Akademii nauk G. F. Millera (1725-1743) », in *Materialy*, *op. cit.*, t. 6, p. 455.

9. *Aus den Papieren*, *op. cit.*, p. 51

vraiment à la concupiscence du courtisan ? Il ne se fit pas prier lorsqu'il était question de se hisser dans la hiérarchie et de collectionner titres et honneurs !

Les troubles politiques suivant la mort d'Anna Ioannovna, le despotisme croissant du président de la chancellerie, Johann D. Schumacher, incitèrent de nombreux académiciens à quitter la Russie, Leonhard Euler en tête. Les jeunes Russes s'insurgeaient contre leur supérieur ; ils l'accusèrent de détournements de fonds, d'abus de pouvoir, puis d'agissements systématiquement contraires aux intérêts des autochtones. La noble institution sombrait à nouveau dans les dettes. Les rivalités entre Allemands n'arrangeaient rien ; ils savaient tout au plus s'accorder quand il s'agissait d'intriguer contre Delisle. Depuis l'avènement d'Elisabeth en novembre 1741, la Russie vivait à l'heure de la France grâce à la contribution active de son ambassadeur, le marquis de La Chétardie, au coup d'État intronisant la fille de Pierre le Grand¹⁰.

Stählin, empressé de sauver l'établissement fondé par ce tsar, partit aussitôt pour Moscou afin d'assister aux cérémonies du couronnement dont il publia une description circonstanciée ornée d'illustrations¹¹. Non sans peine, il avait obtenu auprès du maître des cérémonies le droit de précéder le corps médical lors du défilé et de l'audience. Il en profita pour présenter, au nom de l'Académie des sciences, un nouveau discours flagorneur émaillé de vers dithyrambiques où il sollicitait la protection et le soutien de la jeune souveraine ; ses dons à la recherche ou aux arts n'allaient-ils pas immortaliser son nom et sa personne sacrée¹² ? Il remporta un immense succès personnel, entre autres celui, redoutable, de devenir le précepteur du grand-duc Pierre. À en croire les *Mémoires* de Catherine II, le prince le traitait comme son bouffon et ne lui épargnait aucune humiliation¹³.

Chaque promotion, chaque décoration lui fournissait un prétexte pour se montrer et représenter l'Académie à la cour, parfois avec humour. Lors de la fête accordée à Aleksej Razumovskij, comblé par le titre de grand veneur en 1742, Stählin se cacha derrière un laquais chargé d'apporter une pâtisserie créée par ses soins. Celle-ci représentait une copie du bâtiment principal de l'Académie, l'extérieur était une imitation parfaite de l'édifice, l'intérieur était creux, évoquant la triste situation de l'institution¹⁴.

Dans les années 1740, les finances se dégradaient de jour en jour ; les académiciens recevaient des livres en guise de paye. Pour certains, cela représentait une reconnaissance symbolique, d'autres rencontraient de sérieuses difficultés pécu-

---

10. F. D. Liechtenhan, « Les aventures du marquis de La Chétardie en Russie », in F. D. Liechtenhan, ed., *L'Ours et le Coq, trois siècles de relations franco-russes*, Essais en l'honneur de Michel Cadot, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000, p. 41-54.

11. *Materialy, op. cit.*, t. 5, p. 986-987 et t. 6, p. 551 sq.

12. *Aus den Papieren, op. cit.*, p. 96.

13. Catherine II, *Mémoires*, Leipzig, Insel-Verlag, 1986, t. 1, p. 9.

14. *Aus den Papieren, op. cit.*, p. 126.

niaires. Ils allaient même être privés de cette maigre récompense¹⁵. Andrej Nartov, conseiller de la chancellerie, décida de vendre tous les stocks de la librairie aux différentes administrations de l'empire, donc aux fonctionnaires et aux militaires, les prix étant fixés selon la solde des intéressés... Cela entraîna une nouvelle vague de désertions de certains savants occidentaux qui ne se gênaient pas pour ébruiter leur opinion désastreuse. Or dissoudre l'Académie signifiait se ridiculiser devant l'Europe scientifique. L'impératrice décida alors de rapprocher cette institution des plus hautes sphères de la cour. En mai 1746, elle confia la présidence à Kirill Razumovskij, le frère de son époux morganatique. Après cinq années de vacance de la présidence, l'arrivée de ce jeune homme de 28 ans, formé entre autres en France et en Allemagne, suscita de grands espoirs. Mais selon Stählin, le président, qui allait devenir hetman des Cosaques en 1750, préférait s'occuper des affaires ukrainiennes et surtout du sexe dit faible. Le nouveau maître des lieux laissa en fait les rênes du pouvoir à son ami Grigorij Teplov, assesseur auprès de la chancellerie¹⁶.

En 1747, l'Académie obtint enfin un règlement. Le budget annuel fut augmenté, passant à 53 000 roubles, soit le double de ce que Pierre avait prévu. Le président en disposait à sa guise. Les compétences de la chancellerie furent définies selon les pratiques en vigueur. Le paragraphe final de cette charte se passe de tout commentaire : Razumovskij pouvait changer tous les articles à son gré. Les publications scientifiques dépendaient de l'arbitrage du président et non de celui de la chancellerie. Celle-ci s'enlisait dans une paperasserie bureaucratique indescrivable, un désordre qui selon les propos acerbes de Stählin nuisait à la science¹⁷.

À la fin de 1747, Stählin réussit à créer une Académie des beaux-arts dépendant de la maison mère ; elle devait réunir les meilleurs spécialistes russes et étrangers. Ses correspondances avec les candidats témoignent qu'il était prêt à tout accepter, même des salaires jugés excessifs par Teplov ou Razumovskij¹⁸. Il en assura la direction¹⁹. Giuseppe Valeriani devint professeur de peinture avec pour spécialisation l'art de la perspective ; Jacob Schumacher se chargea de la chaire d'architecture. Il y eut un département de sculpture sous la direction de Johann F. Duncker. Le dessin et l'art de la composition furent confiés à Elias Grimmel. À l'atelier de gravures se succédèrent Christian A. Wortmann, Petr Sokolov, Georg F. Schmidt puis Teicher. Stählin réunissait l'ensemble des étudiants deux fois par semaine pour

---

15. Plus tard Stählin écrivit : « Nous voulons des gens de première classe, reste à savoir si nous pouvons leur donner un salaire de première classe ; cela n'intéresse pas nos "échoïstes" et je ne vais pas me faire des cheveux blancs pour cela ; [...] il y en a un qui donne le ton et les autres lui font écho. » À Müller, le 23 février (5 mars) 1765, *Der Gottschedkreis*, *op. cit.*, p. 181.

16. *Aus den Papieren*, *op. cit.*, p. 160.

17. *Ibid.*, p. 161.

18. Lettre à G. F. Schmidt, janvier 1757 et lettre à G. N. Teplov du 20 mars 1757, *Zapiski*, *op. cit.*, p. 415-416.

19. Il fut nommé « direktor vseh pri Akademii hudožestv » (directeur de tous les peintres auprès de l'Académie), *Istorija Akademii nauk SSSR*, Moscou, Izd. Akademii Nauk SSSR, 1958, t. 1, p. 186.

les initier au dessin d'après nature, discipline qu'il choyait particulièrement²⁰. En début de mois, il vérifiait la production des jeunes dessinateurs, puis apposait sa signature au dos de chaque esquisse. L'élève était censé rapporter cette dernière avec ses nouveaux essais afin que le directeur puisse, le mois suivant, constater, ou non, ses progrès. Stählin créa en outre un département de cartographie où l'on s'appliquait à faire graver des vues et plans de Saint-Pétersbourg ou de ses environs et un atlas russe en vingt et un feuillets, auxquels s'ajoutaient des cartes particulières des provinces. Quand les graveurs commençaient une nouvelle planche, il en notait la date et vérifiait tous les samedis l'avancement des travaux. La vente de ces gravures remplissait les caisses de l'Académie. Dix ans après sa création, le département de sculpture comptait seize apprentis, celui de dessin douze jeunes gens. Tous les matins, le directeur faisait le tour de l'institution, parfois il surgissait à l'improviste dans l'après-midi. Dans une lettre à Teplov, datée d'août 1757, Stählin affirmait : « Comme les grues, les étudiants ont pris l'habitude de placer un de leurs camarades devant la porte afin d'être avertis de mon arrivée. Je les ai surpris et vertement blâmés. »²¹ Le maître des lieux s'appliqua aussi à la restauration des ateliers ; il les orna de gravures placées sous verre « afin que chaque apprenti puisse en profiter sans les salir de ses doigts. »²²

Stählin pourtant ne cessait de se plaindre, la dispersion des bâtiments, le nombre de collaborateurs inutiles ou fainéants dévoraient des sommes énormes ; « s'il restait quelque chose pour les départements des arts », affirma-t-il, « je me chargerais de créer une vraie Académie des beaux-arts et non de m'occuper de cet appendice fantomatique. » Son rêve était de réunir à des fins didactiques une collection de peintures représentant toutes les écoles italiennes. Il en avait trouvé à bon prix dans la Péninsule, mais jusqu'à cette heure, « oh misère », s'exclamait-il comme le Priape de Virgile « *custos sum pauperis hortis* »²³.

Les excellentes idées de Stählin en inspirèrent plus d'un. Dix ans à peine après la création de cet établissement, Šuvalov inaugura une université à Moscou et associa celle-ci à une Académie des beaux-arts de renommée internationale. Les étrangers rechignèrent cependant à s'installer dans l'ancienne capitale ; la création d'une telle institution à Saint-Pétersbourg fut donc décidée en novembre de 1757. Stählin accusa aussitôt Šuvalov de nourrir des desseins purement mercantiles. Il s'attribuait, à lui exclusivement, des ambitions didactiques : former le goût du public et contribuer à la naissance d'un art intrinsèquement russe qui ne serait pas religieux. La nouvelle Académie avait des moyens qui défiaient toute concurrence ; en dehors d'un salaire annuel de plus de mille roubles, les artistes recevaient des sommes considérables pour chaque œuvre destinée à entrer dans les collections de celle-ci. Trente-huit élèves y étaient initiés aux beaux-arts et ils bénéficiaient de cours de

20. *Materialy*, op. cit., t. 6, p. 523.

21. Lettre du 4 août 1757 à Teplov, *Zapiski*, op. cit., p. 418.

22. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 187.

23. Lettre du 4 août 1757 à Teplov et lettre sans date de 1757 à K. I. Razumovskij, *Zapiski*, op. cit., p. 419-420. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 189.

français, présage d'une formation supplémentaire qu'ils recevraient à Paris. Pour l'entreprise de Stählin, cela signifiait une véritable saignée ; il perdit plusieurs contremaîtres et de nombreux élèves. La création d'un atelier de gravure chez le concurrent fut un désastre, Schmidt, Teicher et plusieurs Russes de talent le quittèrent sans état d'âme. « La jeune Académie grandit au détriment de l'ancienne, soupirait l'Allemand, la fille outrage la mère. »²⁴

Stählin se défendit corps et âme quand il fut enfin question, en 1760, de réunir les deux établissements. Son ire allait vers les « insinuations de quelques Français et autres antipatriotes » qui mettaient tout leur zèle à construire une nouvelle Académie sur les ruines de l'ancienne²⁵. On connaît ses arguments pour le maintien de deux établissements bien distincts : sa petite Académie des beaux-arts restait indispensable à la survie de l'Académie des sciences. Le capital issu de la vente des cartes et plans servait à entretenir artisans et apprentis ; ceux-ci travaillaient pour la librairie et leurs gains entretenaient à leur tour le corps académique. Soucieux de préserver sa position, Stählin trouva d'autres arguments. Les scientifiques ne pouvaient guère se passer des gravures fabriquées dans les ateliers des Beaux-Arts. Et comment la cour, voire la noblesse, pourraient-elles renoncer aux allégories indispensables à la décoration des tapisseries et des plafonds ? Les lecteurs chercheraient en vain vignettes et culs-de-lampes dans les livres imprimés par l'Académie des sciences, si celle-ci ne bénéficiait plus des services prioritaires des graveurs²⁶. Le directeur ne s'oubliait pas. En cas de liquidation, il se mettrait à la disposition de l'institution rivale ; sa longue expérience méritait par ailleurs une augmentation de salaire. Notre homme n'obtint pas satisfaction et dut se contenter de son institution décadente.

Dans son journal, il nota non sans aigreur que le premier directeur de l'Académie des beaux-arts, le prince Hovanskij, touchait mille roubles, mais qu'il ne valait pas mille kopecks. Il n'avait ni science, ni humour, ni art, ni expérience, si ce n'était dans sa seule imagination et dans ses propos. D'autres Russes furent pris pour cibles par l'Allemand. Kokorinov ne manquait pas de talent, mais, faute d'avoir suivi une solide formation en Italie ou, à défaut, en France, il restait un « architecte imaginaire » ; il ne méritait guère ce nom et ne comprenait pas ce que Vitruve exigeait d'une telle profession. Son activité à l'Académie ne lui réussissait guère mieux, c'était un travail dont il n'avait rien vu, entendu ou lu avant d'y être promu²⁷. Stählin craignait non seulement les francophiles, mais aussi les Russes parvenus dans les plus hauts rangs de l'Académie, parfois avec raison. Lomonosov, lors de ses fréquentes crises d'éthylisme, s'avisait de rosser ses confrères germaniques, dont Stählin, son premier biographe ; le poète, selon les écrits personnels de ce dernier, restait un « rusticus, inferioribus et familiae durus, eminendi cupidus, spreter aequalium ». Or ce fils de pêcheur « rustre » ne manquait pas de perspicacia-

24. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 190.

25. *Ibid.*

26. Lettre à K. G. Razumovskij du 8 février 1760, *Zapiski*, op. cit., p. 424.

27. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 190.

citée, à condition d'être à jeun. Stählin observait avec malice comment ce géant malmenait Trediakovskij, prétextant que son confrère ne savait pas s'exprimer en russe, et comment il traitait Sumarokov de bouffon ou d'imbécile²⁸. Lomonosov, quant à lui, se méfiait de Stählin dont il saisissait les intrigues et la duplicité²⁹.

Au début des années 1760, après une longue absence de Saint-Petersbourg à la suite de la présence de la cour à Moscou, Stählin se contenta une fois de plus de constater les dégâts ; de nombreuses planches destinées à illustrer les cérémonies funéraires d'Elisabeth durent être détruites, vu leur piètre qualité. La *Kunstkamera* était envahie par les mites, les collections pourrissaient dans les caves humides. Les commandes en provenance de la cour se faisaient de plus en plus rares.

L'avènement de Catherine changea les données. En 1763, Ivan Šuvalov quitta pour quatorze ans la Russie, laissant sa place à l'Académie à Ivan Beckoj. Celui-ci allait rester plus de trente ans à ce poste. L'impératrice investit d'importants moyens dans cette institution dont elle augmentait les collections par de généreux achats. Cela signifiait aussi la victoire définitive du goût français dans les plus hautes sphères de la société russe, une raison suffisante pour Stählin de l'exécrer.

La situation de l'ancienne Académie se dégrada par conséquent ; la mauvaise gestion de la librairie éclata au grand jour et le président dut procéder à une instruction contre son administrateur, Sokolov³⁰. De fréquents détournements de fonds furent constatés. Razumovskij ne contrôlait plus la situation et cédait tantôt à Lomonosov, tantôt à Johann Kaspar Taubert, tous deux conseillers de la chancellerie. Stählin nourrissait une haine féroce envers ce dernier ; en mars 1763, il écrivit à un inconnu :

« Il est trop petit et trop méprisable pour que je m'emporte contre lui. S'il était sincère, il n'attaquerait pas les gens intègres. On le connaît, pourquoi tolère-t-on toutes ses sottises ? Par peur ! [...] Veut-on qu'il gâte toute cette œuvre, et se vante d'exploits dont il ne connaît rien, soit ! Nous avons signalé le gaspillage insensé des fonds de notre institution qui n'a fait que contribuer au maintien d'une tout autre Académie fonctionnant, quant à elle, avec peu de personnes soigneusement sélectionnées. Une réforme est indispensable ; elle ne dépend pas de nous et vu l'indolence avec laquelle les affaires sont traitées, cela m'est égal. Je préfère revoir les Alpes et m'occuper de ma santé [...]. »³¹

Taubert gaspillait les 60000 roubles annuels destinés à l'Académie, mais les autorités feignaient de l'ignorer « par esprit patriotique. »³²

28. Stählin reprit ces mêmes propos dans une lettre à Müller : il traita Sumarokov d'ivrogne et de bel ignorant (le 20 (31) janvier 1766, *Der Gottschedkreis*, op. cit., p. 188).

29. P. Pekarskij, op. cit., p. 8 et V. G. Kuznecov, *Tvorčeskij put' Lomonosova (Les voies créatives de Lomonosov)*, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo tehniko-teoretičeskoj literatury, 1958, p. 329-331.

30. *Der Gottschedkreis*, op. cit., p. 203 sq.

31. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 291.

32. Lettre à Müller du 20 (31) janvier 1766, *Der Gottschedkreis*, p. 189.

En mars 1766, Stählin fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il fut bientôt débordé par d'innombrables tâches : surveillance de l'ensemble des départements, nomination des professeurs, préparation d'expéditions scientifiques (dont celles de Pallas et de Gmelin), réparation des bâtiments et installations, restructuration du lycée (gymnase), instructions judiciaires contre des apprentis ou étudiants. Enfin, il fallait s'occuper des trente élèves, puis placer les étudiants avancés comme copistes au Sénat³³. Il gérant la correspondance et s'appliquait à cataloguer les archives. Soucieux de s'entourer d'hommes fiables, il sollicita de préférence des collègues allemands. Dans ses lettres officielles, il n'hésitait pas à vanter les privilèges dont bénéficiaient les scientifiques travaillant en Russie, des propos qu'il n'aurait jamais émis dans ses écrits intimes³⁴. Les réponses de certains candidats furent par conséquent affligeantes. Un homme célèbre, dont il ne révéla pas l'identité, lui avoua qu'il déconseillait à tous ses collègues de venir à Saint-Petersbourg ; il n'en recommanderait le séjour à personne tant que le plus grossier des ignorants, Taubert, sévissait à l'Académie. Or Euler suivit l'appel du secrétaire et y revint en 1766, accompagné de son fils Johann Albrecht, professeur de physique expérimentale³⁵. Cette nomination fut accueillie avec soulagement ; la situation semblait s'arranger. Orlov avait confisqué les papiers de Lomonosov et trouva parmi ceux-ci un rapport affligeant sur Taubert. Il le soumit à Catherine ; celle-ci reçut Euler dont les accusations furent plus acerbes encore. Le conseiller fut immédiatement démis de ses fonctions. Stählin jubila : « la Babylone de la chancellerie académique est tombée, le dragon a disparu. »³⁶

En octobre 1766, Vladimir Orlov avait été nommé directeur de l'Académie, Razumovskij restait le président formel de cette institution déclarée indépendante de toute instance juridique. Dans ses lettres officielles, Stählin salua cette nomination : un « Gnadenstrahl » (un rayon de clémence), car le comte se révéla être un interlocuteur attentif, dans les premiers temps du moins³⁷. Toute la duplicité de Stählin éclate dans ses propos sur son nouveau supérieur. Dans sa correspondance avec Müller, il l'appela « notre cher comte et directeur » et il encouragea son compatriote à prendre des précautions quand il s'adressait à leur maître commun³⁸. Son journal intime trahit cependant un avis contraire ; Orlov était un vil tyran, incompetent et immature. Cela n'empêchait pas Stählin de se précipiter tous les matins vers 8 heures à l'Académie afin de précéder son supérieur³⁹. Orlov décida aussitôt de dissoudre la chancellerie et de former un Conseil d'administration. Cela ne signifiait pas la fin de la bureaucratie, car cette instance fonctionnait comme

33. *Ibid.*, 23 février (5 mars) 1765, p. 181.

34. Lettre de Stählin à Müller du 22 décembre (2 janvier) 1768 (1769), *ibid.*, p. 271.

35. Dix ans plus tard, Johann Albrecht allait, lui aussi, dissuader les candidats à l'immigration en Russie, G. Dulac, *art. cit.*, p. 255.

36. Lettre à Müller du 6 (17) novembre 1766, *Der Gottschedkreis*, *op. cit.*, p. 201.

37. *Ibid.*, 12 (23) octobre 1766, p. 199-200.

38. *Ibid.*, 8 (19) mars 1767, p. 223.

39. *Ibid.*, 10 (21) août 1767, p. 233.

toutes les administrations centrales du pays. Les professeurs siégeaient tous les matins de 9 heures à 13 heures. Ils avaient des priorités déconcertantes : diminuer les activités des professeurs et académiciens afin d'atteindre les mêmes horaires de travail qu'en 1730. On y était assis, riait et transpirait et rien ne se passait⁴⁰. Les affaires courantes se liquidaient entre deux pauses, et l'on réservait deux fois deux heures par semaine pour la « bonne bouche »⁴¹.

À ses débuts, Orlov y venait tous les jours, lisait avec minutie les articles préparés par la Commission législative dans laquelle figuraient certains membres de l'Académie⁴². En dépit de ses critiques réitérées, le directeur laissait aux signataires la liberté de maintenir ou de modifier leur texte⁴³. Stählin n'était pas dupe, c'était une manière de gagner du temps afin de mieux réduire ou censurer les articles finaux. Le comte n'avait pas l'intention d'enfreindre la volonté de la souveraine en tenant compte des avis de MM. les académiciens. La couronne se désintéressa bientôt de leurs travaux, Orlov, comme jadis Razumovskij, était trop jeune pour assumer sa tâche et appuyer les demandes urgentes auprès de la cour. Ses absences, de plus en plus fréquentes, de ce fait n'arrangeaient rien.

Les tensions entre Orlov et Stählin, voire les autres académiciens, ne manquaient pas. Tout prétexte était bon pour chicaner les étrangers. Leonhard Euler fut le seul scientifique à échapper à ces humiliations et à tenir tête à son supérieur. La moindre remarque désobligeante contre un chercheur russe, même le plus incompetent, entraînait des sanctions. Un jour, Orlov blâma le secrétaire devant l'assemblée des professeurs parce qu'il ne haussait pas assez la voix en lisant une lettre. Stählin répondit vertement ; étant professeur de rhétorique, il avait pour principe de lire à voix basse les lettres mal écrites avant de les déclamer en public ! Une autre fois, Orlov lui reprocha d'avoir convié un simple enseignant à la table des académiciens et il fit expulser celui-ci à la grande honte de l'Allemand. Il y eut pis ; Stählin fut accusé d'avoir fait imprimer une poésie intitulée *Le Grand jour de la Russie* où Grigorij Orlov, le favori, était appelé le Brutus du pays. Stählin put se justifier en prouvant qu'il avait protesté contre cette publication, contrairement à la majorité de ses collègues. Johann Albrecht Euler s'insurgea contre les mauvais traitements infligés à Stählin ; un jour, le directeur imposa à celui-ci une amende d'un mois de gage, un geste jugé « ignominieux » et dont le jeune physicien fit part à l'impératrice en personne. Révoltés, le père et le fils Euler boudèrent les séances de l'Académie. Feignant de souffrir des suites d'une attaque d'apoplexie pendant quelques semaines, Stählin reprit vite ses activités, « son heureux naturel, commenta Johann Albrecht, lui interdit de se chagriner. Quel homme ! »⁴⁴

---

40. *Ibid.*, 1^{er} (12) novembre 1766, p. 201.

41. *Ibid.*, 11 (22) décembre 1766, p. 206.

42. Stählin était en deuxième position derrière Müller avec six voix lors de l'élection en vue de la composition de la Grande commission, Joseph L. Black, *G.-F. Müller and the Imperial Russian Academy*, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 174.

43. Lettre à Müller du 13 (24) août 1767, *Der Gottschedkreis*, *op. cit.*, p. 233.

44. Cité d'après G. Dulac, *art. cit.*, p. 234.

Leonhard Euler rejoignait systématiquement Stählin quand Orlov envisageait des modifications au règlement intérieur de l'Académie. Le mathématicien suisse désirait entreprendre une réforme de fond inspirée du fonctionnement de l'Académie berlinoise ; il voulait réduire le nombre d'organes dont elle se composait et limiter ainsi la dépense publique⁴⁵. Personne ne daigna l'écouter. La composition du Conseil d'administration était un perpétuel sujet de discorde. Orlov avait imaginé un système de « roulement » où les jeunes académiciens, des Russes en l'occurrence, remplaceraient à tour de rôle les membres les plus anciens, les étrangers en d'autres termes. Euler compara ce système à un corps d'armée où les officiers assureraient l'un après l'autre le commandement sans se concerter. Cette réforme avait, selon lui, d'autres vices ; pris dans le jeu de la hiérarchie, les scientifiques seraient tentés de faire de la politique au lieu de se concentrer sur leurs recherches⁴⁶. Orlov, bien décidé à réduire l'autonomie de ses subordonnés, évoqua la création d'un Conseil général de l'éducation qui superviserait écoles, universités et académies. Une fois de plus Euler et Stählin se révoltèrent ; il valait mieux dépendre du Sénat, d'un vice-chancelier ou d'un ministre que d'être soumis à une assemblée d'instituteurs, le meilleur moyen de se rendre ridicule en Europe. L'argument de la représentation internationale, une fois de plus, fit son effet. La création de Pierre resta bloquée.

Stählin, à la fin des années 1760, commença à se lasser de son « existence d'insulaire scientifique » dans la capitale russe⁴⁷ ; il renonça à être député de l'Académie auprès de la Commission législative. En 1768 il se retira de la *Gazette de Saint-Petersbourg* : la feuille, se plaignit-il par la suite, se contentait de rapporter les événements survenus en Corse ou de s'attarder sur les scandales provoqués par les Jésuites⁴⁸ ! L'année suivante, il abandonna (ou dut abandonner) le secrétariat de l'Académie laissant la place au jeune Euler. Il écrivit alors à Müller qu'il valait désormais mieux s'adresser directement aux titulaires, et non à lui, parce que les affaires seraient plus rapidement réglées⁴⁹. Les notices de Stählin à propos de l'Académie devinrent de plus en plus acerbes, la prétendue incompétence et l'inculture d'Orlov, « un homme despotique, bizarre et absurde »⁵⁰, y revenant comme un leitmotiv. La dernière partie des mémoires fut par conséquent intitulée « Académie despotisme ». Non sans malice, il nota une conversation entre Euler et l'académi-

---

45. *Ibid.*, p. 223 et 226.

46. « Euler à Müller, le 9 (20) août 1766 », in E. Winter et A. P. Južkevič, eds, *Die Berliner und Petersburger Akademie der Wissenschaften im Briefwechsel L. Eulers*, Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 201.

47. Il s'agit des termes utilisés par Schlözer quand il fut convié à quitter la Russie (*Aus den Papieren*, op. cit., p. 298) ; Stählin, afin de préserver la renommée de l'Académie, fit courir le bruit que celui-ci était parti pour des raisons de santé. Lettre à Müller, 2 (13) avril 1769, *Der Gottschedkreis*, op. cit., p. 272.

48. *Aus den Papieren*, op. cit., p. 298.

49. Lettre à Müller du 5 (16) août 1768, *Der Gottschedkreis*, op. cit., p. 249.

50. Johann Albrecht Euler, bien au contraire, accusa Orlov d'être « épris de démocratie et d'égalité parfaite entre les membres d'une Académie », cité d'après G. Dulac, *art. cit.*, p. 232.

cien berlinois Redern où celui-ci affirmait : « Mon Dieu, qui avez-vous comme président : il médit de tous les érudits, trouve l'Académie inutile et pense comme Rousseau que l'état du monde se dégrade à cause des sciences. »⁵¹

Stählin ne pardonnait pas à Orlov d'accorder toute sa confiance au mathématicien Simeon Kotel'nikov, à l'astronome Stepan Rumovskij et à l'anatomiste Aleksej Protasov, à des Russes en d'autres termes. De peur de subir des mesures d'intimidation, certains savants étrangers n'osaient même plus écrire à leurs compatriotes⁵². La dégradation de l'Académie allait bon train, la librairie était en ruine, on bradait les ouvrages, des stocks entiers étaient mis au rebut. Le grand globe de l'Académie n'était pas terminé, les calendriers ne sortaient pas dans les temps, les cartes et plans des champs de bataille de la guerre avec la Turquie présentaient de graves erreurs⁵³. Enfin le fonctionnement des beaux-arts fut réduit au plus strict nécessaire, c'est-à-dire aux activités de quelques graveurs et dessinateurs. Détournements de fonds et pots-de-vin faisaient partie du quotidien. Vers la fin de son mandat, Orlov ne daigna plus venir personnellement à l'Académie ; il se faisait apporter les procès-verbaux à son domicile, écoutait les racontars de ses confidents et changeait les textes à son gré. L'activité des membres de l'Académie se réduisait à acquiescer à ce que le maître désirait.

La destitution d'Orlov en 1774 fut accueillie avec soulagement :

« Le 8 décembre, prenaient fin sept années de règne despotique d'un homme jeune, sot, capricieux et injuste, qui considérait l'Académie comme sa propriété et ses membres comme ses esclaves. [...] Promus professeurs par ses soins, les plus jeunes et les plus inexpérimentés étaient devenus ses conseillers, et il ne daignait pas demander l'opinion des aînés. »⁵⁴

Parmi les griefs de Stählin, les nominations arbitraires d'hommes auxquels il accordait 200 roubles par an et qui ne se montraient jamais aux séances et n'écrivaient pas une ligne ; d'« excellents Français » auraient été écartés « au profit de Monsieur Diderot et de l'obscurantissime Monsieur Grimm. »⁵⁵ De surcroît, Orlov aurait négligé de tenir des assemblées plénières, de publier les résultats des concours annuels, de promouvoir la vente de livres à l'étranger. Et n'avait-il pas

51. *Aus den Papieren*, p. 298. Le mot despotisme apparaît aussi dans une lettre à Ribeiro Sanches de juin 1774, citée d'après G. Dulac, *art. cit.*, p. 233.

52. Il écrivit dans une lettre à Müller, datée du 15 (26) décembre 1768 : « Dass die HH. Pallas und Lepechin nicht an Sie schreiben, wundert mich nicht. Dieser darf nicht, und jener will nicht, denn Sie sind kein Russe, wenn Sie gleich so patriotisch gesinnt seyen. Vermuthlich auss eben dieser Ursache schreibt er auch nicht an mich, sondern nur an unsere Russl. Academisten. » (Je ne suis pas étonné que ces messieurs Pallas et Lepechin ne vous écrivent pas. Celui-ci n'a pas le droit, et celui-là ne veut pas, car vous n'êtes pas russe, et même si vous affichez une haute opinion patriotique. C'est sans doute pour les mêmes raisons qu'il ne m'écrit pas, et qu'il ne le fait qu'à nos académiciens russiens.) *Der Gottschedkreis*, *op. cit.*, p. 270.

53. *Aus den Papieren*, *op. cit.*, p. 299-300 ; Lettre de Müller du 6 (17) février 1769, *ibid.*, p. 274.

54. *Aus den Papieren*, *op. cit.*, p. 301.

55. *Ibid.*

sacrifié les départements des Beaux-Arts ! Le directeur avait rendu un seul service à l'Académie, à la grande satisfaction de ses membres : celui d'accepter son congé⁵⁶.

Stählin aimait se définir en fonction de ses supérieurs ou rivaux ; ambitieux, l'intrigue l'animait. Faute, peut-être, de retrouver des adversaires de sa taille, il allait, à partir des années 1770, se consacrer à ses ouvrages sur les beaux-arts et la musique en Russie, non sans oublier sa devise : « Kein Undank mache Dich in deinem Wolthun müde » (Aucune ingratitude ne doit te fatiguer dans ta bienfaisance)⁵⁷. Sa carrière se prolongea, en dépit d'innombrables vicissitudes, jusqu'à sa mort en 1785.

À la fois courtisan et contestataire, homme public capable d'exploits rhétoriques couronnés de succès et mémorialiste vengeur, Stählin nous a laissé un témoignage exceptionnel de la vie d'un intellectuel occidental en Russie, contraint à la complaisance ou à l'hypocrisie face à la hiérarchie, n'hésitant devant aucune intrigue dans ses rapports avec ses semblables ou ses subalternes. Ses notices, qui constituent des sources d'une richesse exceptionnelle, mais devant être traitées avec précaution, révèlent deux aspects significatifs des années 1730-1780 : le peu d'estime des scientifiques occidentaux pour les Russes et la rivalité entre Allemands et Français, ceci bien au-delà du règne d'Elisabeth. Nommé sous Anna Ioannovna, Stählin ne supporta pas le déclin du clan germanique à l'Académie, même si ses membres les plus éminents restaient d'origine suisse ou alémanique. Son problème majeur restait le fonctionnement incontrôlable et incontrôlé d'une société méritocratique qui engendrait l'esprit courtisan, les rivalités et les médisances auxquels ni lui ni l'Académie n'échappaient, lui-même, malgré ses dires, se complaisant tout particulièrement à attiser la discorde par ses provocations.

Centre d'Etudes du monde russe, soviétique et post-soviétique
54, boulevard Raspail
75006 Paris

liechten@ehess.fr

---

56. *Ibid.*

57. Lettre à Müller, 16 (27) octobre 1768, *Der Gottschedkreis*, op. cit., p. 274.